

HUBERT BOUTSEN

DU RÊVE POUR GRANDIR

Entretiens avec Frank Pierobon
autour d'une pédopsychiatrie
à dimension humaine

Éditions Aladdin/Écritures, 2022

Postface

*Après-coup – quelques réflexions de philosophe
sur la démarche d'Hubert Boutsen*

Tout le monde a été enfant, tout le monde le reste plus ou moins sa vie durant. Il est naturellement impossible de définir ce qu'est l'enfance, parce qu'on ne pourrait statuer qu'à partir d'un point de vue adulte, c'est-à-dire informé, réflexif mais aussi désabusé à maints égards. Tout sauf l'enfance.

La démarche d'Hubert Boutsen est pour ainsi dire à double fond : c'est un pédopsychiatre, un expert, dont la spécialité est l'enfance; mais c'est aussi une personnalité que je n'hésite pas à appeler « philosophique », qui s'oriente et se déploie face à cette même enfance, en tant que dimension existentielle de la vie humaine. L'intérêt très vif que j'ai pris à la démarche d'Hubert Boutsen vient de ce qu'elle résonne

dans mon propre positionnement, un ancien enfant et un philosophe hors d'âge qui a beaucoup réfléchi avec des fortunes diverses sur des sujets variés. Pour le dire plus simplement, ça résonne en moi. Je crois que c'est là l'essentiel, à savoir cette capacité de résonner — dont les orientations sont multiples — et qui est celle d'Hubert Boutsen face à l'enfant à propos duquel son évaluation est sollicitée et, peut-être l'aperçoit-on moins, par rapport à ses interlocuteurs, praticiens, parents, amis.

Cette double perspective fait tout le prix de sa démarche intellectuelle, qui, à cet égard, justement n'est pas qu'intellectuelle. Elle l'est, mais de manière créatrice. Notant cela, je m'empresse aussitôt de souligner que c'est à partir d'une formation complète — médecin, psychiatre, éducateur — qu'Hubert Boutsen peut revenir d'un point de vue « adulte », qui est censé tout savoir en « expert », à un point de vue autre qui n'est pas pour autant celui de l'enfant tel qu'on pourrait s'en donner la caricature. C'est ce point de vue qui, pour se rendre sensible, « oublie » ce qu'il sait. Hubert Boutsen appelle cela l'idéologie, pour faire référence à un ensemble de savoirs, d'a priori culturels et générés, de dicta de la sagesse populaire, d'une culture occidentale de l'enfance.

À cet égard, Hubert Boutsen travaille à se rapprocher du vivant, de par une interaction sensible qui l'amène à dépasser son propre savoir et à continuer à apprendre. En quelque

sorte, pour comprendre un enfant vivant, Hubert Boutsen doit renouer avec ce qu'il a de plus vivant en lui. C'est indispensable, ai-je compris, pour évaluer jusqu'à quel point cet enfant est « écrasé » et à quel point il se porte mal, recourant à ses propres stratégies pour faire face, souvent tout seul, à ce qui d'une manière ou d'une autre lui reste inassimilable, indicible et peut-être même menaçant, voire traumatisant. Et c'est cela que je perçois et qui fait tout mon intérêt. Peut-être parce que je me retrouve dans ce tropisme vers le vivant chez autrui, et que je me retrouve également à travers les différents portraits d'enfants qu'Hubert Boutsen nous livre.

Ordinairement, auprès d'un maître, on ne veut rien tant que recueillir un savoir et l'emporter avec soi. Ici, plus précisément, il s'agit avec Hubert Boutsen d'un type de pratiques orientées vers l'enfant selon les problèmes qui lui sont spécifiques, autant de pratiques dont le soubassement « expert » est imposant. Ce premier réflexe dont j'ai dit la modalité ordinaire, c'est-à-dire omniprésente et presque inévitable, est certainement ce que Hubert Boutsen entend tout d'abord déjouer. Et il le déjoue par du jeu, c'est-à-dire autant par un esprit ludique — que l'on perçoit d'emblée à la rencontre de ce personnage — que par choix stratégiques. Hubert Boutsen use de l'oralité, avec une dimension évidente de *showmanship* : l'oralité est alors l'analogie du rapport au vivant que l'on ressent à l'œuvre chez l'enfant. Cela me

semble devoir être souligné dans la mesure où l'oralité ouvre sur la parole, laquelle ouvre à son tour, comme une enfilade de grands portails, sur les monuments du savoir et de la parole du maître. C'est le risque, celui qu'Hubert Boutsen évite soigneusement : il exploite cette possibilité également propre à l'oralité d'ouvrir sur l'humour, le jeu, la dérision, le fun. Il se sert de marionnettes dont la double dimension de lisibilité stéréotypique et d'opacité — ce ne sont au fond que des jouets — ouvre un espace salubre d'intelligibilité et d'expressivité qu'un simple livre, tout aussi indispensable qu'il soit, risquerait de refermer sur lui-même.

Qui plus est, Hubert Boutsen mime. Ce qu'il mime le plus souvent, c'est l'enfant. Ce faisant, il ne « représente » pas l'enfant comme sa marionnette le représenterait, lui, comme expert : tout au contraire, Hubert Boutsen devient cet enfant-là, tout en donnant à voir qu'il n'est pas pour autant entièrement absorbé par ce devenir-enfant, selon un geste pour lequel les anglais ont un terme, *impersonation*, qui n'a pas d'équivalent en français. C'est moins un rôle qu'une incarnation, qui lui permet d'adapter sa sensibilité à celle de l'enfant dont il déchiffre l'expressivité corporelle. En même temps qu'il donne à voir pour nous quelque chose d'un comportement expressif, il le ressent encore plus précisément. Il le ressent et il le comprend, et c'est l'avantage qu'il a sur l'enfant, parce que souvrent ainsi des possibilités thérapeutiques adaptées à cet enfant. D'où l'accent qu'il place

sur ce qu'il nomme « l'expressivité corporelle » et qui me paraît en effet une perspective, qui, tout en étant pour moi nouvelle, résonne avec beaucoup de choses sur lesquelles les philosophes réfléchissent, comme la mimésis ou encore la théâtralité, tant sociale que spectaculaire, tant spontanée que délibérée.

Percevoir ainsi, à travers son expressivité corporelle, ce qu'un enfant vit et ce vers quoi son développement s'achemine, au prix de difficultés, c'est une capacité remarquable dont Hubert Boutsen use et dont cependant il se méfie critiqueusement. En effet, l'avantage de cette posture « mimétique » — j'entends le terme dans son sens technique et philosophique — est d'atteindre à l'essentiel. Mais son inconvénient est que l'on puisse s'y tromper en toute bonne foi, en prenant sa propre conviction pour une vérité incontestable face à ce que l'on croit être une évidence. Hubert Boutsen multiplie les mises en garde dans ces entretiens qu'on a lus ainsi que dans ses nombreuses conférences. J'en déduis qu'il ne cesse pas de douter de par sa vigilance réflexive lorsqu'il s'oriente avec sa casquette d'expert vers l'enfant et que ce doute fait partie de sa propre instance critique, instable, inquiète mais résolument bienveillante.

De manière frappante, Hubert Boutsen insiste sur la portance, c'est-à-dire la manière dont les parents et les relais parentaux dans le nursing, tiennent et soutiennent le bébé, lui communiquant un grand nombre de

signaux flous mais puissants. Quelque chose de fondamental passe des bras qui portent, de la poitrine contre laquelle l'enfant s'est blotti, à cet enfant qui, hors-sol, retrouve une forme d'enracinement d'avant la Terre. L'expressivité corporelle, c'est un rapport au monde qui se construit à partir de ce qui, portant l'enfant, lui confère de l'existence, sur un mode à la fois métaphysiquement affectif et physiquement existentiel. Je dois dire que cet aspect-là du message d'Hubert Boutsen m'a particulièrement interpellé. Je ne saurais dire pourquoi, à ceci près que j'en ressens la vérité profonde. Probablement comme un enfant, dans cette situation où il se sent bien porté et bien-portant.

Un dernier mot sur l'endormissement, le rêve et l'imaginaire. Après ce premier effort, bien d'autres livres seraient requis pour aller au fond des choses. On peut deviner, ressentir, vivre à distance par empathie ce qu'un enfant traverse et qu'il montre sans distance aucune par son expressivité corporelle, mais l'on ne peut l'accompagner jusqu'au fond de ses rêves, là où tout se structure, comme Hubert Boutsen l'a souligné à maintes reprises. En effet, c'est que l'enfant, quand il passe de la veille au sommeil, rejoue sa propre scène, celle où il se construit et qui peut être celle aussi de sa tragédie en puissance.

Frank Pierobon, Flobecq, 26 octobre 2022